

DE L'AUTEUR DU BEST-SELLER *MÉTIER : INFILTRATEUR*

ALEX CAINE

« **FAT MEXICAN** »

L'ASCENSION SANGLANTE DES BANDIDOS



«**FAT MEXICAN**»

L'ASCENSION SANGLANTE DES BANDIDOS

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Caine, Alex

Fat Mexican : l'ascension sanglante des Bandidos

Traduction de : Fat Mexican.

Comprend des réf. bibliogr. et un index.

1. Bandidos (Gang). 2. Motards (Gangs). I. Titre.

HV6486.C3514 2010 364.106'6 C2010-940085-2

02-10

© 2009, Alex Caine

Traduction française :

© 2010, Les Éditions de l'Homme,

division du Groupe Sogides inc.,

filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.

(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

L'ouvrage original a été publié
par Random House Canada,
une division de Random House of Canada Limited,
sous le titre *Fat Mexican : The Bloody Rise of
the Bandidos Motorcycle Club*

Dépôt légal : 2010
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-7619-2712-3

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS :

• Pour le Canada et les États-Unis :
MESSAGERIES ADP*
2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Tél. : 450 640-1237
Télécopieur : 450 674-6237
Internet : www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.

• Pour la France et les autres pays :
INTERFORUM editis
Immeuble Paryseine, 3, Allée de la Seine
94854 Ivry CEDEX
Tél. : 33 (0) 1 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commandes France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Internet : www.interforum.fr
Service commandes Export – DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

• Pour la Suisse :
INTERFORUM editis SUISSE
Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Tél. : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLF S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes : Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 54 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

• Pour la Belgique et le Luxembourg :
INTERFORUM BENELUX S.A.
Fond Jean-Pâques, 6
B-1348 Louvain-La-Neuve
Téléphone : 32 (0) 10 42 03 20
Fax : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC –
www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de
développement des entreprises culturelles du
Québec pour son programme d'édition.



Le Conseil des Arts du Canada

The Canada Council for the Arts

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de
l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous remercions le gouvernement du Canada de son
soutien financier pour nos activités de traduction dans
le cadre du Programme national de traduction pour
l'édition du livre.

Nous remercions l'aide financière du gouverne-
ment du Canada par l'entremise du Programme
d'aide au développement de l'industrie de l'édition
(PADIE) pour nos activités d'édition.

ALEX CAINE

« FAT MEXICAN »

L'ASCENSION SANGLANTE DES BANDIDOS



Une compagnie de Quebecor Media

À mes enfants

Un aigle perché au sommet d'un rocher guette les mouvements d'un lièvre dont il entend faire sa proie. Un chasseur dans sa cache aperçoit le rapace. Il bande l'arc et tire, et blesse à mort l'oiseau de proie. Avisant l'empennage de la flèche qui transperce son cœur, l'aigle comprend qu'il vient de son propre plumage. « Je meurs doublement malheureux, s'écrie-t-il, car le trait qui me tue est fait des plumes de mon aile. »

— ÉSOPE, « L'aigle et le chasseur »

PROLOGUE

Jamie Flanz avait peur, mais il continua de frotter le sol couvert de sang de la grange avec un balai. Tandis qu'il s'activait, son ventre énorme remuait sous la veste en nylon noir. Les gars l'avaient taquiné naguère, ils l'avaient traité de grosse baleine échouée. Il avait ri avec eux, mais seulement parce qu'il voulait faire partie du groupe.

Il était terrifié. Il voulait rentrer chez lui. Pas à sa maison de ville de Keswick, mais chez lui à Montréal, où vivait sa famille. Il voulait en quelque sorte effacer le long parcours de cupidité et d'ambition tordue qui l'avait conduit jusqu'à ce foutu film d'horreur qui se déroulait maintenant au beau milieu de nulle part, et revenir à une vie plus simple et moins dangereuse.

En récurant le plancher, il jeta un coup d'œil sur le béton froid où Boxer, son parrain, était encore assis quelques instants plus tôt avec le reste de ses troupes. Boxer était un motard à l'ancienne; il avait les poings plus vifs que l'esprit, mais ce n'était pas un imbécile. Il était censé avoir de l'autorité. Jamie ne comprenait pas pourquoi Boxer ne s'était pas défendu. Maintenant, il était mort. Tous les hommes présents — ceux, en tout cas, qui étaient encore en vie — semblaient accepter leur défaite aux mains de leurs amis et camarades Bandidos, rien de moins, et ils regardaient Jamie balayer les preuves du carnage qui avait commencé un peu plus tôt. Mais d'évidence, Jamie et Mikey ne faisaient rien d'autre que pousser et pousser encore les flaques de sang d'une fissure à l'autre du ciment.

Depuis quelque temps, Jamie pensait beaucoup à Montréal. Il avait failli démissionner du gang, et il comprenait maintenant combien il avait été stupide d'espérer en sortir en misant une dernière fois sur le profit qu'il pouvait en tirer. Il était furieux, mais il en voulait aussi à ceux qui s'étaient retrouvés du mauvais

côté de la fusillade, et leur docilité le confondait. À Montréal, quand il était petit, il n'aimait pas voir sa famille se lamenter et pleurer sur le sort des victimes de l'Holocauste. Dans son esprit d'enfant, ces victimes s'étaient comportées comme des brebis qu'on mène à l'abattoir ; quand il s'imaginait à leur place, il ne se laissait jamais faire. Lui, il ne crèverait pas comme ça, docilement, sans dire un mot.

Et pourtant, n'était-il pas là en train de frotter le plancher de la grange de Wayne Kellestine au beau milieu de cette nuit interminable — sans doute sa dernière — sans rien faire pour échapper au sort qui vraisemblablement l'attendait ?

Les 2 semaines précédentes avaient été tumultueuses pour Jamie. Il avait pris la décision de démissionner du club des Bandidos et d'aller vivre ailleurs. Il avait été mêlé de près à un meurtre il n'y a pas si longtemps et cela lui avait donné la peur de sa vie. En prenant la décision de quitter les Bandidos, il avait éprouvé un vif sentiment de libération. Il avait même dit à son frère qu'il avait hâte de retrouver ses racines montréalaises.

Il vendrait presque tout ce qu'il possédait. Le produit de la transaction de stupéfiants qui était censée avoir lieu en ce moment et ici même, dans la grange de Kellestine, l'aiderait sans doute à entrer en douce aux États-Unis où se trouvaient sa femme et ses enfants. Les retombées de procédures judiciaires intentées contre lui aux États-Unis et son statut de « personne d'intérêt » dans une affaire de meurtre au Canada signifiaient qu'il ne pouvait pas facilement franchir la frontière, du moins de façon légale.

Les membres de son club pouvaient compter sur sa discrétion en ce qui concernait les stupéfiants, et même au sujet de ce soir. Quand ils étaient allés chez lui tuer Shawn Douse, il n'avait rien dit. Ils savaient sûrement à quel point Jamie était résolu, ils savaient qu'il n'était pas un mouchard ! Alors, pourquoi s'étaient-ils mis dans la tête de l'éliminer maintenant ? Un peu plus tôt dans la soirée, quelques-uns avaient cru pouvoir s'en tirer, mais au fil des heures, à mesure que le nombre des victimes augmentait, ils avaient perdu tout espoir.

Jamie poussait le sang poisseux de son compère gangster avec le balai et l'épaulait d'un côté, puis de l'autre. Wayne Kellestine détestait Jamie parce qu'il était juif — voilà ce qu'il se disait. Avant de venir ici ce soir, Jamie avait même avoué à Frank « Bam Bam » Salerno, le président du chapitre de Toronto des Bandidos, qu'il avait peur. Kellestine n'était-il pas un hégémoniste reconnu, collectionneur de souvenirs nazis ? En temps normal, en sa qualité de novice (*prospect*) et d'apprenti de Boxer, Jamie était sous l'aile de son parrain, à l'abri de Kellestine et de ses idées démentielles. Mais ce soir, Boxer avait dû plier l'échine à la pointe du fusil; on l'avait dépouillé de tout son pouvoir, puis on l'avait emmené dehors, d'où il n'était jamais revenu.

Jamie continua de balayer. Si seulement il avait dit non à George; si seulement il n'avait pas remorqué cette voiture, ou s'il s'était au moins contenté de la traîner à la fourrière sans regarder ce qu'il y avait dedans... Depuis ce fameux soir d'il y a 2 semaines, son désir de sortir du club devenait en même temps plus compliqué et plus alléchant — s'il touchait sa quote-part de la transaction de ce soir, il aurait un magot suffisant pour refaire sa vie. Mais pour se dissocier d'un des clubs de motards les plus impitoyables de la planète, il ne suffisait pas de faire ses malles et de virer les talons.

Le « George » auquel songeait Jamie était George « Pony » Gesso, conducteur de dépanneuse et membre pleines couleurs (*full-patch*) du chapitre de Toronto des Bandidos. Originaire de l'Île-du-Prince-Édouard, George était venu en Ontario quelque 30 ans auparavant et passait maintenant ses nuits à sillonner les rues de Rexdale, une banlieue au nord de Toronto, à la recherche de voitures abandonnées ou qui devaient être saisies. Mais en ce soir de mars 2006, il avait autre chose à faire, semble-t-il, et il avait demandé à Jamie Flanz, un novice de Keswick (Ontario), de le remplacer. En tant qu'apprenti des Bandidos, Jamie n'avait sans doute pas le choix de refuser, mais cela lui était égal ; tout était préférable à une autre interminable soirée en solitaire dans une maison vide.

Les dernières heures avaient été sans histoire et plutôt assommantes. La dernière fois qu'il avait exploré les ruelles de Rexdale,

Jamie avait remarqué une Oldsmobile ancien modèle, garée du mauvais côté de la rue. Il l'avait longée, il avait cherché sur le pare-brise une vignette de stationnement: en vain. Mais les plaques du Québec lui avaient sauté aux yeux. Il avait fait un virage en U, puis il s'était garé à côté du véhicule en contravention. Montréal et Toronto ne sont pas si éloignées l'une de l'autre, mais depuis quelque temps Jamie avait l'impression que sa ville natale, qui est pourtant dans la province à côté, était aux antipodes. Il avait fixé les plaques un bon moment avant de chasser sa nostalgie; puis il avait arrimé la voiture à la dépanneuse.

Dix minutes plus tard, il était en route pour la fourrière avec sa prise. Mais un peu avant d'arriver à destination, il s'était rangé le long du trottoir et il avait vérifié les attaches de sécurité et l'arrimage, feignant de s'adonner à une inspection normale. Puis il avait fouillé très vite l'intérieur du véhicule, sans rien y trouver. Il avait tiré la manette du coffre arrière pour l'ouvrir afin de vérifier s'il contenait des objets de valeur. Il y avait là un vieux sac de couchage bleu et un sac de sport renfermant des vêtements de rechange. C'était tout. Rien d'intéressant.

Comme il allait refermer le coffre, une courroie avait attiré son attention. Repoussé au fond, le sac était à peine visible. Jamie l'avait tiré vers lui. En l'ouvrant, il avait failli tomber à la renverse: il y avait là d'innombrables sacs de poudre blanche. Cet ancien videur devenu motard avait vu assez de stupéfiants dans sa vie pour savoir qu'il s'agissait de cocaïne et que sa découverte valait des centaines de milliers de dollars.

Des coups de feu retentirent dehors. Jamie continua son balayage en s'efforçant de faire entrer le sang dans les fissures du béton. Les membres du club furent conduits tour à tour à leur destin. Boxer était parti en premier; les autres le suivirent un à un toute la nuit.

Ce soir-là, à Rexdale, Jamie avait laissé l'Oldsmobile à la fourrière, mais il avait conservé le sac de cocaïne. C'était un jeu dangereux. Le revendeur Shawn Douse avait été battu à mort chez Jamie, car il avait refilé quelques grammes de coke à la sœur d'un Bandido, contrevenant ainsi aux termes du bail de cette

dernière et provoquant la colère de son frère. Un des accusés du meurtre déclara aussi que les Bandidos savaient parfaitement que Douse était en possession d'environ 80 grammes de coke quand ils l'avaient attiré dans un guet-apens. Si ses frères motards pouvaient tuer pour si peu, de quoi seraient-ils capables pour récupérer une aussi grande quantité de stupéfiants ?

Si Jamie voulait éviter de finir comme Shawn Douse, il lui faudrait jouer juste et respecter les règles des Bandidos. Il contacta son parrain, John «Boxer» Muscedere, un motard criminalisé de 48 ans originaire de Chatham, en Ontario, et maintenant établi à Toronto. Le protocole du club obligeait Jamie à faire intervenir Boxer, mais il savait aussi que ce dernier lui viendrait en aide.

Puisqu'il ignorait à qui appartenait la drogue, Boxer jugea plus sage de l'expédier dans l'Ouest, au club stagiaire de Winnipeg (un club stagiaire doit encore faire ses preuves avant de se voir accorder le statut de chapitre à part entière). En procédant de cette façon, Boxer s'assurait que quiconque avait perdu le lot de stupéfiants ne le retrouverait pas et ne pourrait en attribuer le vol aux Torontois. Il demanda à Wayne Kellestine, son vieil ami et, comme lui, membre de la direction du chapitre de Toronto, d'agir comme intermédiaire et de prendre les dispositions nécessaires. Les relations étaient quelque peu tendues depuis un certain temps entre les bandes de Toronto et de Winnipeg, mais puisque Wayne défendait Winnipeg auprès de Toronto, Boxer se dit qu'il était bien placé pour arbitrer les différends entre les 2 chapitres et faire en sorte que chacun puisse profiter au maximum de la situation. Il était en outre possible que cette manne inattendue puisse apaiser les tensions qui en étaient même venues à envenimer les rapports entre Boxer et Kellestine.

Boxer avait été élu président national des Bandidos canadiens en 2002. Kellestine, convaincu que cet honneur aurait dû lui échoir, semble-t-il, s'était contenté malgré lui du rôle de sergent d'armes national. Il semble aussi que Kellestine s'était approprié 3 voitures et une Harley-Davidson appartenant à des Bandidos de Toronto, ce qui avait rendu furieux les autres

membres du chapitre. Ces véhicules se trouvaient à Newmarket, en Ontario; le propriétaire du terrain où ils avaient été remisés menaçait de les saisir parce que les Bandidos avaient omis de lui en payer le loyer. Kellestine s'était pointé avec une remorque et les avait transportés à sa ferme dans l'intention apparente de les garder pour lui.

À l'occasion d'un grand rassemblement des Bandidos du Canada tenu à Toronto, une réunion eut lieu pour décider ce qu'il fallait faire de la cocaïne, et Boxer et Kellestine mirent fin à leur brouille, provisoirement du moins. La transaction se ferait à la ferme de Wayne, qui était située dans les environs de London, en Ontario. C'était un endroit isolé et très privé, convenant tout à fait à une conspiration criminelle. Mais personne, semble-t-il, ne put s'entendre sur le moment de la transaction, sur le montant d'argent qui changerait de mains, ni sur les circonstances exactes de l'acheminement de la drogue à Winnipeg.

On entendit encore des coups de feu. Un autre motard venait d'être exécuté. Jamie poursuivit son nettoyage.

Wayne avait demandé à Michael «Taz» Sandham, président du chapitre stagiaire de Winnipeg, de trouver des acheteurs pour le lot de cocaïne. Lors de leur réunion au rassemblement national de Toronto, Taz, Boxer et Kellestine décidèrent qu'une fois que la drogue serait à Winnipeg, elle serait immédiatement vendue en bloc, plutôt que sur une longue période, un peu à la fois, à plusieurs petits revendeurs. Moins il y avait de gens mêlés à l'affaire, moins grand était le risque que les propriétaires originels du lot en entendent parler. La transaction échappait complètement à Jamie Flanz; des types plus cruels et avides que lui s'en étaient emparés.

Une seconde réunion eut lieu peu de temps après la première, cette fois à la résidence de Jamie à Keswick, en présence de Kellestine et de quelques membres du chapitre de Toronto. Puisque des motards parlaient affaires chez lui, Jamie dut se dire qu'il faisait vraiment partie du groupe. Peut-être aussi que la présence chez lui des Bandidos souligna l'ampleur de l'enjeu et le persuada qu'il ferait bien de se dissocier d'eux au plus vite — en tout cas, dès que la cocaïne lui aurait rapporté un peu d'argent.

Jamie avait donné toute la cocaïne à Boxer. Boxer en mit 2 kilos dans un petit sac de sport et les refila à Kellestine. Ces 2 kilos devaient lui servir d'échantillon dans son marché avec les acheteurs que Boxer et le chapitre de Winnipeg étaient en train de lui dénicher. Wayne ne dit pas si ces acheteurs potentiels étaient des Bandidos, mais il affirma que leurs frères de Winnipeg s'étaient portés garants d'eux et cautionneraient la transaction. Les préparatifs allaient durer environ une semaine, dit-il; il préviendrait le chapitre de Toronto dès que tout serait prêt. Puis il partit avec l'échantillon.

Les gars auraient pourtant dû savoir que laisser Wayne seul toute une semaine avec autant de cocaïne était dangereux. Compte tenu de ses habitudes de consommation, il risquait d'être fou furieux le moment venu de conclure le marché à sa ferme.

Ça ne manqua pas. C'est un type complètement désaxé que Jamie vit chanter et danser dans la grange en brandissant une carabine.

Kellestine avait ordonné à Jamie et à Mikey — un vendeur de roulottes d'occasion âgé de 31 ans, qui gravissait lentement les échelons de la bande — d'envelopper le corps sans vie de Chopper dans un vieux tapis. Luis « Chopper » Raposo, un des rares Bandidos, qui avait échappé à la guerre des motards québécois des années 1990, s'était joint au chapitre de Toronto dans un territoire qui était jusque-là beaucoup plus paisible. Sous le regard attentif d'un gardien armé, Jamie et Mikey soulevèrent leur macabre fardeau et le transportèrent dehors pour le déposer dans un des véhicules qu'ils avaient ramenés de Toronto plus tôt dans la soirée.

Après avoir informé Boxer de sa trouvaille, Jamie avait eu toutes les raisons du monde d'être optimiste. Il avait une confiance absolue en Boxer, il ne doutait pas que celui-ci veillerait sur lui. Cette tête dirigeante des Bandidos était le seul membre du gang, semble-t-il, en qui Jamie pouvait avoir pleinement confiance. Mais ce soir, cette confiance lui parut lamentablement mal placée.

En ce dernier jour de sa vie, Jamie avait fait la grasse matinée. Il avait promis à sa mère, à Montréal, de lui passer un coup de fil, mais il s'était levé trop tard. Mère et fils se parlaient tous les jours. Il avait beau avoir 37 ans, elle se faisait encore du souci à son sujet, avec raison : Jamie avait été impliqué comme complice dans le meurtre de Shawn Douse.

En tant que revendeur à la petite semaine, Douse était bien connu des forces de l'ordre, si bien que ses restes furent aisément identifiés. La police conclut qu'il avait été battu à mort entre le 6 et le 8 décembre 2005. Les tueurs avaient transporté son corps à Pickering où ils avaient tenté d'y mettre le feu, et les résultats avaient été plus ou moins probants. Après une enquête exhaustive, 4 Bandidos furent inculpés et plaidèrent coupables à différents chefs d'accusation. D'une façon ou d'une autre, tous les 4 avaient pu éviter de se rendre à la ferme de Wayne — 2 d'entre eux s'étaient absentes de la province pour affaires, un autre se terrait quelque part, et le dernier était incar céré —, mais ils furent tous arrêtés quelques semaines plus tard pour le meurtre de Douse. Même si Jamie n'avait pas participé activement à la raclée brutale infligée à Douse, le fait d'avoir côtoyé d'aussi près la police et d'avoir été présent lors du meurtre l'avait amené à remettre en question son avenir de motard.

Si nerveux qu'il ait été à la pensée d'aller chez Kellestine, Jamie ne pouvait pas savoir que les choses tourneraient aussi mal pour lui et pour les autres ce soir-là, et il ignorait que jamais il ne pourrait rattraper son coup de fil raté à sa mère. Quand il s'était « inscrit » au club comme novice, Jamie savait qu'on l'obligerait de temps à autre à commettre des actes de violence —, cela faisait partie de son initiation. Mais la solidarité qu'on n'avait eu de cesse de lui vanter lui paraissait souvent assez ténue, et même carrément absente quand des sommes d'argent étaient en jeu.

C'était exactement le cas ce soir, comprit-il trop tard, tandis qu'il attendait en silence d'être à son tour amené dehors.

J'ai de la sympathie pour ce pauvre Jamie Flanz, un brave garçon, fils de bonne famille, qui avait une piètre estime de lui-même, aussi accablante que ses 115 kilos. Parce qu'il était très

gros, d'une corpulence le plus souvent intimidante, et parce qu'il s'y connaissait en informatique, le groupe naissant des Bandidos canadiens avait cru trouver en lui un candidat idéal.

Je connais les membres de ce gang — ou, du moins, j'ai connu ceux qui étaient là avant eux. Au début de ma carrière d'agent secret contractuel, j'avais passé 3 ans à infiltrer un chapitre des Bandidos à Bellingham, dans l'État de Washington. À cette époque, soit au début des années 1980, George Wegers en était le vice-président (il accèderait plus tard au titre de président mondial du club) et Pete « Mongo » Price en était le sergent d'armes; ce dernier assurait loyalement — et assure encore — la protection de Wegers. Wegers et moi avons passé de nombreux après-midi à bavarder et à parler de l'avenir qu'il envisageait pour son club. Presque tous les projets qu'il caressait se sont réalisés. Au début, Mongo et moi ne nous entendions guère, mais ça s'est finalement arrangé.

Tout comme leurs fameux rivaux les Hells Angels, les Bandidos prospèrent en raison de la séduction qu'ils exercent. Des types comme Jamie Flanz se laissent embobiner par leurs promesses de pouvoir, de richesse et de camaraderie, et n'hésitent pas à se jeter dans un gouffre d'ennuis pour éprouver un sentiment d'appartenance. Les gens normaux ont peur et sont à la fois fascinés par les couleurs que les motards affichent dans leur dos, et elles correspondent, pour la plupart des aspirants, à une reconnaissance et à un pouvoir bien supérieurs à ceux auxquels ils pourraient espérer prétendre en dehors du club. Au cours des 3 ans que j'ai passés à Washington, j'ai vite mérité le statut de membre pleines couleurs et j'ai certes ressenti la charge émotive d'une telle camaraderie qui peut s'exercer chez un jeune homme une des expériences les plus difficiles qu'il m'ait été donné de vivre a été de voir la police faire irruption sur les lieux et arrêter les membres de mon club en se fondant sur des preuves que j'avais moi-même recueillies. J'ai mis des années ensuite à démêler cet écheveau dans ma tête. La solidarité des motards est un leurre qui permet aux gangs de compter sur une bonne réserve de nouveaux membres; malheureusement, cette réalité est presque toujours occultée par une réalité beaucoup plus cruelle,

celle dont Jamie saisissait enfin toute la portée quand son destin s'est manifesté en cette nuit de printemps : être un motard criminalisé est une excellente façon de se faire tuer.

On a beaucoup écrit sur les Hells Angels, mais les Bandidos sont moins connus. Depuis leur naissance dans une petite ville du golfe du Mexique dans les années 1960, leur histoire et celle des Hells se sont souvent entrecroisées. Les luttes et les conflits interminables inhérents à l'univers des motards criminalisés ont eu une immense influence sur l'évolution de ces 2 clubs. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, ainsi que vous le verrez bientôt, les Hells Angels ont laissé partout des traces de leur passage dans la grange de la ferme de Wayne Kellestine. Le lot de cocaïne que Jamie avait trouvé leur appartenait.

Pour comprendre à fond l'un des plus grands carnages de l'histoire des motards criminalisés — et certes le plus terrible qui ait eu lieu au Canada —, il faut commencer par le commencement. Le vrai commencement. Il faut une leçon d'histoire où rien ne manque, ni les armes à feu, ni les stupéfiants, ni l'argent volé (et ne vous laissez pas amadouer par les motards: le crime est toujours présent, partout où ils passent, il en est ainsi depuis toujours et il en sera toujours ainsi). Pour connaître les Bandidos encore mieux que plusieurs de leurs propres membres, il faut reculer dans le temps et dans l'espace, jusqu'au Texas de 1965.

CHAPITRE UN

Les gens dont nos parents nous disaient de nous méfier

À l'été de 1965, la voix d'Elvis résonne dans la chapelle¹ et les Beach Boys pourchassent les filles de la Californie². Le pacifisme hippie et le « Summer of Love » ne sont pas encore nés, mais il y a déjà des changements dans l'air . L'époque est certes peu propice à l'émergence d'un groupe consacré à la violence et au chaos, mais dans le petit village de San Leon, sur le golfe du Mexique, un tel monstre est en train de naître.

Au début, cette bande de voyous n'avait pas l'air trop terrible; elle se composait essentiellement de dockers, pour la plupart des vétérans de la guerre du Vietnam qui se réunissaient après le boulot et pendant les week-ends pour faire la fête. Au printemps de 1966, Donald Chambers commença à organiser ce groupe informel en club de motards, les clubs de motards qu'il avait fréquentés jusque-là étant trop sages à son goût.

Chambers avait le style classique du motard des années 1960: mince, dégingandé, cheveux jusqu'aux épaules, longs favoris et tenue vestimentaire du même genre. Il était déjà âgé d'une bonne trentaine d'années quand il fonda les Bandidos. Il adorait le whisky canadien et il avait le poing et le couteau lestes, surtout quand il avait trop bu. Il espérait que de vrais

-
1. Le grand succès *Crying in the Chapel* qu'Elvis Presley avait enregistré en 1960 ne faisait pas partie de son premier microsillon de gospels et il fut mis en circulation en 45 tours seulement 5 ans plus tard, soit en juin 1965. *N.D.T.*
 2. Allusion à la chanson *California Girls*, 45 tours qui fut un des grands succès des Beach Boys, en 1965. *N.D.T.*

motards criminalisés deviendraient membres de son club, et son souhait se réalisa très vite. Les Hells Angels s'étaient acquis depuis peu une réputation nationale, en grande partie grâce au livre que Hunter S. Thompson avait écrit à leur sujet. Certains de pouvoir faire mieux que les Hells, Chambers et ses compères se mirent en frais de le démontrer.

Chambers donna le nom de « Bandidos » à son nouveau club. Il vouait une grande admiration à Pancho Villa et à Emilio Zapata. Tous les bandits et révolutionnaires mexicains étaient selon lui des hommes libres qui n'avaient jamais rendu de comptes à personne. Un dicton attribué à Zapata devint du reste le cri de ralliement des Bandidos : « Mieux vaut mourir debout que vivre à genoux ! » Le dossard des Bandidos, désigné par l'expression « The Fat Mexican », représente un bandit pansu coiffé d'un sombrero. Tout sourire, il brandit une arme à feu et un poignard. Chambers accueillit de nombreux Hispano-Américains chez les Bandidos, se démarquant ainsi de la politique des Hells Angels qui n'acceptaient que des Blancs. Il choisit de donner des titres espagnols à ses directeurs nationaux, et c'est encore le cas aujourd'hui : le président est *El presidente*, le secrétaire-trésorier est *El secretario*, et ainsi de suite. Le dossard du club ressemble à s'y méprendre au personnage de dessins animés « Frito Bandito », créé en 1967 pour promouvoir la vente des croustilles de maïs de marque Frito. Bien que le club ait été fondé et baptisé avant l'apparition de ce personnage, Le « Fat Mexican » et Frito Bandito étant entrés dans les mœurs à quelques mois l'un de l'autre, il est fort possible que le premier ait influencé la venue au monde du second.

Il se pourrait bien que les couleurs rouge et or du dossard et des insignes des Bandidos aient leur origine dans celles du Corps des Marines des États-Unis — dont Chambers avait fait partie. Le thème mexicain est intéressant, compte tenu de la vénération que les Bandidos vouent à la bataille de Fort Alamo et au rôle qu'elle a joué dans l'histoire. (J'ai vite compris que les motards sont loin d'être à l'abri des contradictions.) À un moment donné, Chambers fit imprimer des cartes de visite pour les

membres de son club. Elles étaient dorées et portaient cette inscription en lettres rouges: «We are the people our parents warned us about» (Nous sommes les gens dont nos parents nous disaient de nous méfier). Dans le coin inférieur gauche, on pouvait lire les initiales FTW («Fuck the World» — Que le monde aille se faire foutre). En bas, au milieu, on y voyait : «Bandido by profession, Biker by trade, Lover by choice[,] You have just had the honor of meeting _____» (Bandido de profession, Motard de métier, Amant par choix [,] Vous avez eu l'honneur de rencontrer _____). Le motard écrivait son nom dans l'espace laissé en blanc.

Ce club était le lieu idéal où les vétérans de la guerre du Vietnam pouvaient retrouver la solidarité qu'ils avaient perdue en quittant les rangs de l'armée, de même que la hiérarchie à laquelle ils étaient maintenant habitués. Le désabusement qui était le leur depuis les massacres auxquels ils avaient pris part en Asie du Sud-Est et le rejet dont ils avaient été victimes à leur retour au pays avaient renforcé les sentiments d'aliénation et de marginalisation qu'ils éprouvaient. Le pays où ils étaient revenus semblait ne plus vouloir d'eux, et leurs aptitudes guerrières ne leur étaient d'aucune utilité dans la vie civile. Quoi de plus naturel pour eux que de rechercher la compagnie de leurs semblables ? (Curieusement, beaucoup des membres des forces policières qui luttent contre les motards sont aussi des vétérans. Puisque j'ai fait ma propre période de service au Vietnam, j'estime que je fais partie du nombre.)

Bientôt, les Bandidos ne se contentèrent plus d'enfourcher leurs bécanes et de festoyer ensemble. Ils se mirent à voler des motos pour les démonter et en revendre les pièces quand ils avaient besoin d'un peu d'argent, ou pour réparer leurs propres engins quand ceux-ci tombaient en panne. Bien que le club n'ait jamais cessé de revendre des pièces de moto, la tâche de les voler fut bien vite reléguée aux novices (les *prospects*, ou candidats apprentis, qui doivent s'astreindre à une période probatoire avant d'être accueillis comme membres pleines couleurs), et aux aspirants (les *hang-arounds*, qui espèrent être élevés au rang de novices). Voler ressemblait trop à du travail.

Déléguer des responsabilités criminelles est une pratique courante dans le monde des motards criminalisés. Les forces de l'ordre estiment que les membres pleines couleurs des clubs de motards hors-la-loi ont en tout temps à leur disposition de 5 à 30 novices ou aspirants qui assument tout un éventail de responsabilités, des plus simples tâches ménagères à la gestion de leurs activités criminelles. Ces aspirants et novices se trouvent à protéger ainsi les motards contre les risques de poursuites judiciaires, et la menace continue de représailles violentes leur cloue le bec s'ils viennent à être arrêtés.

Le club trouva bien vite des façons plus faciles et plus amusantes de faire de l'argent : le sexe et la drogue, et pas forcément dans cet ordre. Comme San Leon est une station balnéaire, les jolies filles n'y manquaient pas. Elles adoraient s'asseoir derrière les Bandidos sur leurs Harley-Davidson pour aller faire la bombe. Il y avait de la drogue en abondance lors de ces ribouldingues ; transformer ces filles en accros n'était guère difficile. Quand elles avaient développé une dépendance aux stupéfiants, on les envoyait travailler comme effeuilleuses ou comme prostituées.

Lorsqu'on se représente aujourd'hui une communauté de motards types, on fonde cette représentation sur l'image que nous en a donné Hollywood : par exemple, Dennis Hopper et Peter Fonda dans *Easy Rider*. Cette image ne correspond plus du tout à la réalité, mais dans les années 1960, elle était parfaitement juste. Les Bandidos n'avaient d'autre but que de rouler à moto, boire et faire la fête. Ils étaient les représentants d'un mouvement antisocial dont il a bien fallu tenir compte ; les gens qu'ils qualifiaient avec dérision de « citoyens » en sont bientôt venus à les craindre et à les respecter. De toute évidence, les Bandidos estimaient qu'ils étaient égaux ou supérieurs à tout autre gang de motards. Selon une anecdote que les Bandidos eux-mêmes relatent, vers la fin des années 1960, alors que les Hells désiraient établir un chapitre à Houston, Chambers et quelques-uns de ses frères Bandidos leur ont rendu visite et leur ont fortement suggéré de s'en aller. Peu après, les Hells avaient levé le camp. Pourtant, les Hells ne se laissent pas intimider facilement.

En 1968, le club entreprit de déménager son centre des opérations à Corpus Christi, au Texas, un centre de villégiature plus important et plus populaire où le bassin de belles femmes était encore plus généreux. Bien qu'elles en soient venues à faire partie intégrante de la structure du club, les femmes ne furent jamais considérées comme des égales. Même les « old ladies » (littéralement les « vieilles », soit les blondes des motards), expression par laquelle ils désignent les épouses légitimes et les petites amies officielles, sont vues comme la propriété de leur mari ou de leur copain et portent un insigne qui affiche clairement ce statut. Les Bandidos sont d'avidés souteneurs, mais leurs femmes jouent aussi pour eux le rôle d'agent de renseignements. Les effeuilleuses gardent un œil sur le trafic des stupéfiants et sur la présence de la police dans les boîtes de nuit ; d'autres ont un emploi au gouvernement ou dans les forces de l'ordre et ont ainsi accès à des informations confidentielles qu'elles transmettent aux motards.

Le réseau de distribution de drogues des Bandidos s'étendit à mesure que le club prit de l'expansion. En 1970, le club comptait environ 20 membres pleines couleurs dans la seule région de Corpus Christi. Au cours de l'année suivante, le chapitre de Long Island du Pagans Motorcycle Club, qui avait entendu parler de ces durs à cuire du Texas, décida d'aller les examiner de plus près. Les Pagans, dit-on, s'étaient mis dans la tête de fusionner les Texans. Les Bandidos n'étaient pas intéressés, mais ils se montrèrent assez bienveillants envers leurs cousins du nord. À cette époque, il ne fallait pas prendre les Pagans à la légère. Plus tard, comme ils n'avaient pas réussi à grossir leurs rangs, ils perdirent de leur influence, mais dans les années 1960 et 1970, ils étaient encore un des 4 principaux clubs et ils sont encore aujourd'hui fortement implantés dans l'est des États-Unis. Or, si puissants et influents qu'ils aient pu être, ils n'étaient que des aventuriers nordiques aux yeux des Texans. Sans laisser ce détail compromettre une relation potentiellement lucrative, les Bandidos affichaient néanmoins une mentalité sudiste encore bien vivante.

Les Pagans possédaient une vaste expérience dans la production de métamphétamine. Lou Dobkins, un des fondateurs

du club en 1959, était un biochimiste à l'emploi des National Institutes of Health (Instituts nationaux de la santé). C'était le mariage infernal rêvé. Les Pagans enseignèrent leurs techniques de fabrication aux Bandidos et, en échange, ceux-ci leur fournirent des filles pour leurs clubs de strip-tease. Pour sceller leur amitié, un badge de fraternité fut conçu qui associait le «Zutar» — l'emblème des Pagans — au «Fat Mexican».

Cependant, lors d'une visite subséquente, les Pagans dérochèrent de l'argent et des stupéfiants aux Bandidos, méfait qui renforça les Bandidos dans leur opinion que ces Yankees n'étaient pas dignes de confiance; depuis, le torchon brûle entre les deux bandes. Certains indices récents permettent cependant de croire qu'ils ont peut-être enterré la hache de guerre afin d'unir leurs forces contre les Hells Angels. En 1977, deux membres des Bandidos exécutèrent un apprenti des Pagans qui avait exhibé leurs couleurs sur ce que les Bandidos estimaient être leur territoire. Selon certaines sources de la police, l'ordre d'exécution aurait été donné par Ronnie Hodge, alors président national des Bandidos; mais personne n'a jamais été reconnu coupable de ce meurtre.

Comme tous les autres clubs de motards hors-la-loi, les Bandidos affirmaient depuis toujours que leurs seules raisons d'être étaient le motocyclisme, la ribouldingue et la route libre. Les faits sont autres. En 1972, les Bandidos Donald Chambers, Jesse Fain «Injun» Deal et «Crazy» Ray Vincente s'emparèrent de deux revendeurs de drogue d'El Paso, au Texas. Les deux frères, Marley Leon et Preston LeRay Tarver, avaient fait la bêtise de vendre du bicarbonate de soude aux Bandidos en leur faisant croire qu'il s'agissait de métamphétamine. Les Bandidos les torturèrent pendant un jour ou deux avec l'aide de leurs blondes, puis ils les conduisirent dans le désert au nord de la ville. Là, les motards ordonnèrent aux 2 revendeurs, âgés de 17 et de 22 ans, de creuser leur propre tombe. Puis, ils les criblèrent de balles et mirent le feu aux dépouilles. Il était clair que les Bandidos ne se contentaient plus du tout de festoyer et de rouler à moto.

Chambers, Deal et Vincente furent reconnus coupables de ces meurtres; un informateur avait été témoin des événements.

Chambers fut condamné à perpétuité. Les avocats des motards étaient Joe et Lee Chagra, frères de Jimmy Chagra auquel nous reviendrons. Certains membres de la bande auraient voulu qu'on compte moins sur la meth (*speed*) comme drogue récréative et comme source de revenus, mais les Bandidos, qui avaient construit leur club grâce à la vente de stupéfiants, comptaient encore sur ces revenus. Cet état de choses perdure depuis les débuts du groupe, en particulier dans le sud des États-Unis où la faction conformiste et réactionnaire du club est la plus forte. En raison de leur réputation de violence et de la facilité relative de cette activité, le trafic des stupéfiants représentait un choix évident pour eux, alors comme maintenant. La proximité du Mexique, source majeure d'approvisionnement de drogues illícites, était aussi pour quelque chose dans cette décision.

Vers le milieu des années 1970, le club prit une expansion considérable et totalisa près de 700 membres. Des chapitres furent créés partout au Texas et en Alabama, au Nouveau-Mexique, dans le Dakota du Sud et dans l'État de Washington. Il y en eut aussi en Indiana et au Montana.

Comme Chambers était incarcéré, c'est Ronnie Hodge, un autre ancien Marine, connu sous le surnom de « Mr. Prospect » parce qu'il avait gagné ses pleines couleurs en un mois à peine, qui fut élu au poste de président national. Hodge avait la réputation d'être le plus redoutable de tous les Bandidos. Après son élection, il prit le surnom de « Stepmother » (belle-maman) ; « Mother » (maman) était le surnom de Chambers.

Hodge, qui semblait encore plus impitoyable que Chambers, refaçonna le club en se débarrassant des membres qui, selon lui, n'assumaient pas suffisamment le mode de vie des Bandidos, et il ferma pour cette raison les chapitres du Montana et de l'Indiana. (Les Bandidos allaient cependant se réimplanter plus tard au Montana.) En dépit de cette réforme, le club continua de prospérer et d'étendre son pouvoir et son influence. Il ne lui fut pas difficile de trouver rapidement des aspirants avides de remplacer ceux qui étaient partis.

En 1978, sous la direction de Hodge, les Bandidos participèrent pour la première fois au Bike Week de Daytona Beach où

ils formèrent une alliance avec la bande de motards la plus importante de la Floride, les Outlaws. Il s'ensuivit une collaboration de longue durée, association qui perdure aujourd'hui en dépit de l'expansion considérable de chacun des clubs. Cette alliance, comme les clubs eux-mêmes, est fondée sur les stupéfiants. Peu après avoir scellé leur entente, les Outlaws commencèrent à approvisionner les Bandidos en cocaïne, et les Bandidos leur rendirent la pareille en leur procurant de la meth. Cette association allait aussi permettre aux Bandidos de se hisser jusqu'au groupe des 4, les « Big Four », soit les 4 plus importantes bandes de motards criminalisés des États-Unis.

En 1978, James Kerr, qui était alors Assistant US Attorney (juge fédéral adjoint), s'est fait tirer à San Antonio, au Texas. Peu après, le juge fédéral John J. Woods est abattu d'une balle dans le dos devant sa résidence de San Antonio. On lui avait donné le surnom de « Maximum John », car il imposait des peines sévères aux trafiquants de stupéfiants. Kerr, qui poursuivait souvent des causes devant Woods, avait aussi la réputation d'être très dur envers les narcotrafiquants.

Une fourgonnette, dont la description correspondait à celle qui avait été utilisée dans l'attentat contre le juge fédéral adjoint, fut découverte à la résidence d'un membre des Bandidos. De plus, lors d'une séance d'identification de la police, Kerr désigna 3 Bandidos comme ses assaillants probables. Des membres du club furent les principaux suspects dans les 2 fusillades, si bien que la police fédérale et la police de l'État ne ménagèrent pas les moyens de pression. Les membres du gang furent harcelés, poursuivis, photographiés et enregistrés; des douzaines de Bandidos furent appelés devant un grand jury.

Au bout du compte, c'est Charles Harrelson, père de l'acteur Woody Harrelson, qui fut accusé et condamné pour le meurtre du juge. Harrelson avait été payé 250 000 \$ pour cet assassinat par un membre de la famille Chagra d'El Paso, un revendeur de drogues qui ne voulait pas affronter Woods au tribunal. Jimmy Chagra dut répondre à plusieurs chefs d'accusation dans l'affaire du meurtre du juge, mais un seul lui valut une condamnation :

10 ans pour entrave à la justice et pour avoir contrecarré l'enquête. Mais il avait également plaidé coupable à la tentative d'assassinat de James Kerr, et il fut condamné à perpétuité. Sa troisième épouse, Elizabeth, qui avait remis les 250000 \$ à Harrelson, fut condamnée à 30 ans de détention pour sa participation au complot. Elle mourut en prison avant d'être libérée. En dépit d'une peine supplémentaire de 30 ans pour un autre délit, Jimmy fut mis en liberté conditionnelle en 2003. Il se remaria peu après sa sortie de prison et tout indique qu'il vécut une petite vie tranquille jusqu'à ce qu'il soit emporté par un cancer en 2008.

Bien avant tout cela, le club avait transféré ses pénates à Houston. Mais sous la pression croissante des autorités, il retourna à Corpus Christi, revirement que certains membres des forces de l'ordre interprétèrent comme un repli. Hodge fut arrêté pour voies de fait graves en octobre 1980, et bien qu'aucun document n'indique qu'il y a eu déclaration de culpabilité, il remit sa démission comme président national et nomma Alvin Frakes pour le remplacer. Hodge s'installa ensuite à Rapid City, dans le Dakota du Sud, d'où il était originaire. Les autorités étaient toutefois persuadées que Hodge prenait encore toutes les décisions importantes. En tant que Bandido, Frakes ne se démarquait guère; en outre, le fait qu'il n'ait pas été élu mais bien désigné par Hodge laissait entendre qu'il était sous la tutelle de ce dernier et que sa nomination avait pour seul but de détourner l'attention du véritable chef de bande. La facilité avec laquelle Hodge rétablit son règne comme *El presidente* donne de la crédibilité à cette hypothèse. Mais si cette tactique avait eu pour but de soustraire le club aux moyens de répression qu'exerçaient sur lui les forces policières, elle finit par échouer.

Après ces fusillades, même si les Bandidos étaient très futés, ils ne s'attendaient tout simplement pas à ce que leur réservaient les autorités. Dès que les bandes de motards hors-la-loi furent hissées au rang d'organisations criminelles, les organismes d'application de la loi eurent beaucoup d'argent et de ressources à leur disposition. De nombreux services de police mirent aussitôt sur pied des unités spéciales antigang dont le seul mandat était

d'enquêter sur les un-pourcentistes. Les coups de feu de San Antonio n'avaient pas été vraiment tirés par des motards, mais les autorités jugèrent néanmoins d'emblée que les motards étaient responsables. Que les Bandidos n'aient rien eu à y voir n'y changea rien.

Les médias américains s'intéressèrent à cette nouvelle activité policière. Partout au pays, les motards firent les manchettes et furent l'objet de reportages qui les dépeignaient négativement. Nul autre que Ronald Reagan, alors président des États-Unis, parut à la télévision et déclara la guerre aux 4 bandes les plus importantes du pays. Un décret-loi inscrivit les bandes de motards hors-la-loi sur la liste des organisations criminelles pouvant être poursuivies en justice en vertu de la loi RICO (Racketeer Influenced and Corrupt Organizations — Loi sur le racket et la corruption des organisations). Les Pagans, les Outlaws, les Hells Angels et les Bandidos furent tous inscrits au répertoire, et nul doute que certains Bandidos se réjouirent de voir ainsi confirmée officiellement leur appartenance aux grandes ligues. Entre-temps, les forces de l'ordre qui se voyaient pressées de produire de solides éléments de preuves contre les motards disposaient pour la première fois d'importantes ressources. À titre d'exemple, le budget de l'opération en préparation excédait les trois millions de dollars.

Le FBI et la Drug Enforcement Administration (la direction de la police des drogues aux États-Unis) décidèrent de lancer leur assaut sur les Bandidos dans le Pacific Northwest, soit les États du nord-ouest bordés par le Pacifique. Le chapitre de Bellingham, dans l'État de Washington, était loin du Texas où se trouvait le cœur de la bande, si bien que ces organismes se dirent qu'ils pouvaient commettre quelques erreurs de parcours dans l'État de Washington sans que cela ne touche irrémédiablement les opérations engagées ailleurs. En outre, la saison de motocyclisme y était si courte et le climat si mauvais que les motards se tenaient presque à longueur d'année en petits sous-groupes, délaissant le chapitre lui-même. Ce désintérêt des motards envers leur chapitre s'aggrava au point qu'il fut décrété qu'une fois par mois il y aurait soir de « messe » avec participation obligatoire pour tous. La

« messe », dans le vocabulaire des motards hors-la-loi, désigne une réunion réservée aux membres où sont discutées les affaires du club. Bien que souvent suivies de ribouldingues, ces messes sont des occasions très sérieuses. Les Bandidos de Bellingham étaient tous très indépendants, et leur confrérie était par conséquent disloquée et vulnérable. Ils étaient mûrs à point.

Je ne veux pas dire par là que ces motards étaient inoffensifs plusieurs membres du club de Bellingham inspiraient la peur et commandaient le respect. Plus spécifiquement, comme je pus le constater moi-même, Jack «D' Jack» Sekora, Mongo et George Wegers étaient des hommes intelligents et malins. Mongo et Wegers se distinguèrent par la suite sur le plan national. On me désigna pour mener l'opération policière clandestine. J'étais alors un agent d'infiltration contractuel, mais je n'avais aucune expérience des motards. J'hésitai beaucoup; je discutais parallèlement d'un autre contrat, et le milieu des motards m'était étranger. Les bandes asiatiques étaient ma spécialité. Mais on finit par me persuader, et j'entrepris le lent processus d'infiltration.

En tant que Canadien, je n'avais de liens avec personne dans la région de Bellingham. Je me suis donc fait connaître des Bandidos comme bandit ordinaire et je les ai laissés me transformer en motard. Cette méthode n'était pas exempte de risques; d'entrée de jeu, les membres du club n'avaient aucune raison de me respecter ou de me courtiser. En fait, ils auraient même pu voir en moi un concurrent, donc une menace, car les motards sont reconnus pour la méfiance que leur inspire tout visage nouveau. Cela ne s'est pas produit, mais il m'a fallu du temps et de la patience pour entrer dans leurs bonnes grâces.

J'ai su dès le début que certains membres du club me soupçonnaient d'être de la police. Je n'avais pas le choix : pour préserver ma clandestinité, il faudrait que je les confronte au sujet de cette rumeur. Affronter seul une bande de motards dans un terrain de stationnement en les abreuvant de bêtises n'est certes pas une expérience que j'ai envie de revivre, mais à mon grand soulagement, cela a fonctionné. Impressionnés, ils m'ont dit que j'avais des « couilles »...

TABLE DES MATIÈRES

<i>Prologue</i>	11
CHAPITRE UN	
Les gens dont nos parents nous disaient de nous méfier	21
CHAPITRE DEUX	
Rien de neuf dans les Vieux Pays	49
CHAPITRE TROIS	
La mauvaise herbe envahit tout	71
CHAPITRE QUATRE	
Le bourreau consentant et l'aspirant en titre	85
CHAPITRE CINQ	
La Mort s'accorde une pause-café	103
CHAPITRE SIX	
On rentre à Winnipeg sur les chapeaux de roues	125
CHAPITRE SEPT	
Le mouchard des Hells	139
CHAPITRE HUIT	
Ils ont le monde entier dans leur mire	167
<i>Annexe 1 : Glossaire du jargon des Bandidos</i>	187
<i>Annexe 2 : Règlement interne des Bandidos</i>	193
<i>Annexe 3 : Un chapitre près de chez vous</i>	199
<i>Annexe 4 : Collègues et rivaux</i>	203
<i>Sources</i>	215
<i>Index</i>	229



Voici l'histoire détaillée d'un empire du crime et du massacre qui a failli déclencher une guerre de motards à l'échelle planétaire. Alex Caine a infiltré les Bandidos pendant trois ans dans le cadre d'une opération policière secrète. Il nous révèle qui sont ces redoutables rivaux des Hells Angels, leurs violentes tribulations et leurs projets macabres. Sous forme d'enquête journalistique, ce livre fait la lumière sur le massacre de Shedden (2006), la dégringolade inattendue d'un aspirant motard et il lève le voile sur la brutalité et les activités criminelles des Bandidos : la sauvagerie de leurs débuts, la terreur que leur expansion a fait régner au sein des bandes rivales et chez les victimes innocentes, ainsi que les magouilles et les conflits qui les animent encore aujourd'hui.

ALEX CAINE travaille comme conseiller dans les enquêtes sur les bandes de motards. Spécialiste de l'infiltration, il a travaillé pour la GRC, le FBI, l'Agence antidrogue des États-Unis (la DEA) et d'autres corps de police aux quatre coins du globe. À ce titre, il aide les forces de l'ordre à arrêter mafiosi, motards, membres des triades chinoises, pègriots russes et truands de tout acabit.

Du même auteur



Groupe
Livre
Quebecor Media

ISBN 978-2-7619-2712-3

